



Je n'épargnerai pas  
la gent estudiantine  
toute fière d'avance  
de porter le costume  
dont chaque mouvement  
fait tinter les grelots  
du capuchon des fous,  
car au lieu de s'astreindre  
à un travail sérieux,  
les étudiants préfèrent  
des passe-temps joyeux.  
Ils ne font pas grand cas  
des sciences et des lettres  
et veulent aujourd'hui  
être leurs propres maîtres,  
décidant à eux seuls  
ce qu'il convient d'apprendre,  
fut-ce sans aucun fruit  
et sans utilité.

Les magisters non plus  
ne s'intéressent guère  
aux bases du savoir,  
exerçant l'éloquence  
à la logomachie  
essentielle aux disputes  
et à la scolastique :  
y a-t-il eu d'abord  
le jour ou bien la nuit ?  
L'homme a-t-il créé l'âne ?  
De Socrate ou Platon,  
lequel accoucha l'autre ?  
Voilà les nobles choses  
qui peuvent s'acheter  
à l'université.  
N'est-ce pas être fou,  
et de surcroît absurde  
d'encombrer sa cervelle,

avec celle des autres,  
de sornettes pareilles,  
sans donner un seul liard  
d'un savoir profitable?  
C'est pourquoi Origène<sup>1</sup>,  
parlant d'eux, les déclare  
« semblables aux grenouilles  
et aux fameux moustiques  
au nombre des neuf plaies  
envoyées sur l'Égypte. »

Voilà comment les jeunes  
tuent bêtement le temps,  
en passant de Leipzig  
à Erfurt et à Vienne,  
ou bien à Heidelberg,  
à Mayence et à Bâle,  
revenant les mains vides,  
couverts de confusion.  
Et s'ils n'ont plus d'argent,  
ils s'estiment contents  
de trouver un emploi  
en tant que correcteurs  
payés par l'imprimeur,  
ou bien de s'exercer  
à bien verser à boire :  
Messire l'étudiant  
devient un pauvre sire.  
Voici un placement  
d'un fécond rendement :  
accrocher des grelots  
aux bonnets d'étudiants !